

Christianisme et totalitarismes en France
dans l'entre-deux-guerres (1930-1940)

JEAN CHAUNU

3

La chrétienté paradoxe



FRANÇOIS-XAVIER DE GUIBERT

LA CHRÉTIENTÉ PARADOXALE

**CHRISTIANISME ET TOTALITARISME EN FRANCE
DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES
(1930-1940)**

Jean Chaunu

Déjà paru :

- I. Esquisse d'un jugement chrétien du nazisme
- II. Le paradigme totalitaire

Jean Chaunu

LA CHRÉTIENTÉ PARADOXALE

Christianisme et totalitarismes en France
dans l'Entre-deux-guerres
(1930-1940)

Tome III

François-Xavier de Guibert
3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

AVERTISSEMENT

Il peut paraître surprenant de terminer une étude consacrée au christianisme et aux totalitarismes par la notion de chrétienté d'autant que ce mot rarement utilisé dans le vocabulaire religieux de notre temps risque de ne plus être compris par beaucoup de nos contemporains puisqu'il ne figure plus guère dans les index de certains ouvrages de référence¹, à moins que, pour ceux qui ont conservé une culture chrétienne, ce terme n'évoque plus qu'un anachronisme moyenâgeux. La meilleure définition que nous puissions donner de ce mot est encore celle que nous trouvons dans *Humanisme intégral* de Jacques Maritain : « Rappelons que ce mot chrétienté (...) désigne un certain régime temporel dont les structures portent, à des degrés divers et selon des modes fort variables du reste, l'empreinte de la conception chrétienne de la vie. Il n'y a qu'une vérité religieuse intégrale ; il n'y a qu'une Église catholique ; il peut y avoir des civilisations chrétiennes, des chrétientés diverses. En parlant d'une nouvelle chrétienté, nous parlons donc d'un régime temporel ou d'un âge de civilisation dont la forme animatrice serait chrétienne et qui répondrait au climat historique des temps où nous entrons² ».

À défaut de chrétienté temporelle dans cette France de la III^e République sur son déclin, c'est d'une chrétienté inchoative, c'est-à-dire non encore réalisée, qu'il faudrait plutôt parler, mais que certains fruits de renouveau spirituel semblaient annoncer. Après avoir examiné l'analyse critique des totalitarismes opérée par le milieu intellectuel chrétien constitué aussi bien d'ecclésiastiques que de laïcs, il nous faut donc explorer à présent la figure de l'Église en France à la fois dans son projet d'extension aux dimensions d'une chrétienté nouvelle et sa réalité enracinée dans la Patrie. Car le jugement chrétien des totalitarismes ne se comprend pas sans une conception de l'homme, de l'Église et de son rayonnement social : « Église qui es en France, que dis-tu de toi-même et quelles sont les valeurs qui t'habitent, les principes positifs que tu avances pour répondre aux défis du moment ? » Telle pourrait être la question qui guide la démarche de ce troisième volume consacré à l'étude de cette chrétienté en projet, fruit d'une vitalité retrouvée, dans une patrie aux prises avec le parasitage idéologique que constituent le nazisme et le communisme profitant de la crise du rationalisme laïque. La menace des totalitarismes fait surgir à nouveau le spectre de la guerre à peine vingt ans après la

1. Le mot ne figure plus dans l'index thématique du *Catéchisme de l'Église catholique* ni dans celui du *Compendium de la doctrine sociale de l'Église*.

2. Jacques Maritain, *Humanisme intégral* (Aubier 1936), 1968, collection « Foi vivante », p. 139.

première hécatombe mondiale tandis que depuis la notion de guerre juste qui s'impose finalement dans la conscience catholique et par la voix de ses pasteurs se précise de plus en plus aussi la question des formes possibles de résistance dont les exemples aux frontières ne manquent pas. Loin de faire disparaître ces questions, la défaite de 1940 constitue au contraire le test de leur validité et c'est la raison pour laquelle nous avons prolongé les controverses jusqu'aux premières années de la guerre afin d'évaluer la postérité des idées travaillées dans l'Entre-deux-guerres. Le lecteur qui a déjà pris connaissance des deux tomes précédents ne s'étonnera donc pas de retrouver des auteurs qui lui sont devenus familiers.

CHAPITRE I

UNE VITALITÉ RETROUVÉE

La perspective d'une chrétienté renaissante sous de nouveaux auspices est au cœur des réflexions de ces années. Jacques Maritain esquisse cette nouvelle chrétienté et il est clair que c'est à la France qu'il pense puisque c'est elle qui lui fournit les illustrations les plus riches de cet « idéal historique concret¹ ». Les signes de rechristianisation que révèle alors paradoxalement le monde moderne sont suffisamment tangibles pour être constatés par bon nombre de catholiques. La France mérite à plus d'un titre d'incarner la chrétienté par défaut d'une autre rivale en Europe, mais aussi par le rayonnement qui lui est propre. Face à l'Allemagne nazie tout d'abord, s'affirme une France chrétienne mais pour tout dire solitaire puisque parmi les pays catholiques après le basculement de l'Espagne dans la guerre civile, de l'Italie dans l'Axe et de l'annexion de l'Autriche, la France fait figure de bastion d'une chrétienté menacée.

C'est ici que nous touchons du doigt un renversement significatif par rapport à la Première Guerre mondiale. En 1914, l'union sacrée a permis de réintégrer le catholicisme dans la société civile c'est-à-dire d'abord dans les tranchées au terme d'un affrontement très dur avec l'État. C'était donc au catholique et notamment au clergé de fournir des preuves de patriotisme. En 1939 le catholicisme est devenu la base du sentiment de fierté patriotique des catholiques dans une France qui n'a cessé de reculer devant les provocations hitlériennes en raison de la vitalité d'une Église qui semblait voir venir l'heure de la chrétienté. Tel est bien l'étonnant paradoxe qui se dévoile aux yeux des contemporains. Dans un contexte international des plus dramatiques, tandis que la politique étrangère de la III^e République offre le spectacle d'une reculade inexorable face à l'Allemagne, une France catholique s'identifie pour une part à un modèle de chrétienté qui se cherche encore. L'unité n'est pas seulement le fait des circonstances et le climat n'est pas celui de l'union sacrée de l'année 1914 puisque le phénomène est antérieur à 1939. Il semble aussi que ce sentiment de chrétienté qui repose il est vrai sur des bases objectives est un sentiment compensateur qui cache un patriotisme blessé.

1. Jacques Maritain, *Humanisme intégral*, op. cit.

Des masses chrétiennes à la chrétienté

Le sentiment de reconquête des forces spirituelles s'inscrit dans un contexte général de crise du libéralisme qui fait suite au premier conflit mondial et que nous avons déjà évoqué dans la partie précédente. Ce sentiment qui contribue peut-être à une vision déformée des réalités ne fait que se renforcer dans les années trente à l'heure où les totalitarismes se font de plus en plus menaçants. Cette conscience de la faillite d'un monde dépasse notoirement les sphères du catholicisme. Mais ce dernier y voit en quelque sorte une secrète revanche contre l'âge positiviste qui annonçait tranquillement la liquidation de la religion, une ruse de la Providence ou tout au moins la preuve de la fausseté intrinsèque des valeurs libérales : « Le libéralisme n'est pas seulement une erreur en soi : il est fini, liquidé par les faits », déclare Maritain en 1933. Et parlant des religions politiques de type fasciste ou communiste, il ajoute que les catholiques qui « ne sauraient accepter ni l'une ni l'autre de ces religions, voient pourtant sans déplaisir les vieilles erreurs libérales s'écrouler ainsi² ». Au défi de l'individualisme libéral qui prétendait confiner le christianisme dans la sacristie succède le défi du totalitarisme qui tout en instrumentalisant les préventions libérales contre l'Église fait obstacle au projet d'un catholicisme intégraliste.

Comme nous l'avons vu précédemment, le totalitarisme n'est pas sans exercer une influence ambivalente sur la pensée chrétienne au point de conditionner en partie son langage et ses moyens de défense. Il apparaît comme une catastrophe nouvelle puisque son emprise s'exerce dans des États où le christianisme constituait encore une réalité non négligeable. Cette métamorphose rapide de populations christianisées en masses conditionnées par une propagande d'État a frappé les esprits. Le fait nouveau n'est pas l'athéisme spécu-

2. Jacques Maritain, *Du régime temporel et de la liberté*, Desclée de Brouwer, p. 77-78. « La vérité disait le cardinal Ratzinger qui brosse une saisissante synthèse de l'histoire des idées, c'est que la Première Guerre mondiale a été ressentie comme l'échec du libéralisme, qui a cessé d'être une force spirituellement déterminante. Il en a résulté, de manière inattendue, une toute nouvelle situation de conscience. Non seulement dans la chrétienté catholique, mais aussi chez les protestants. Harnack, le grand maître de la théologie libérale, se retire et c'est Karl Barth qui le remplace, avec sa nouvelle foi radicale ; Erik Peterson, le grand exégète et historien protestant se convertit au catholicisme. Un nouveau mouvement liturgique naît dans l'Église protestante où auparavant la théologie libérale avait été fortement anticultuelle. Cela veut dire qu'avec l'arrivée de nouvelles générations les problèmes modernistes n'intéressent plus personne. On peut très bien observer ce même phénomène dans la biographie de Romano Guardini, qui a fait ses études durant cette phase libérale et adopte ensuite une position strictement antilibérale.

Après la Seconde Guerre mondiale, cette situation dure encore un certain temps mais tout de suite après naît un monde du bien-être qui dépasse de loin celui de la Belle Époque. Il se forme ainsi une sorte de néolibéralisme, et le christianisme apparaît soudain encore plus rétrograde, faux et anachronique qu'avant la première guerre mondiale. Dans cette mesure il faut considérer les phénomènes de crises selon le moment où ils se produisent dans l'histoire. Sur ce point, je donne dans une certaine mesure raison à Karl Marx ; la constitution idéologique d'une époque est aussi le reflet de sa structure économique et sociale. Dans *Le sel de la terre, le christianisme et l'Église au seuil du troisième millénaire*, entretiens avec Peter Seewald, traduit de l'allemand par Nicole Casanova, Cerf, 1997, p. 173-174.

latif objet de controverses anciennes mais la prétention de son dépassement dans une idéologie devenue doctrine d'État et mise en œuvre systématiquement dans la totalité de la vie. Et c'est bien ce que comprend Pie XI dans l'encyclique *Caritate Christi compulsi* (1932) en proposant le remède d'un catholicisme intégral qui doit démentir ce prétendu dépassement et contraindre l'adversaire à « reprendre discussion ». Nous citons ici l'exhortation finale qui a tant inspiré le père Fessard dans sa controverse sur l'athéisme marxiste : « Il est donc nécessaire, Vénérables Frères, qu'inlassablement nous élevions une muraille autour de la maison d'Israël unissant nous aussi toutes nos forces en un groupe compact qui oppose un front unique et solide aux phalanges malfaisantes, ennemies de Dieu aussi bien que du genre humain. Dans cette lutte, en effet, il s'agit de la décision la plus importante qui puisse être demandée à la liberté humaine : pour Dieu ou contre Dieu, c'est là le nouveau choix qui doit décider du sort de toute l'humanité : dans la politique, dans les questions économiques, dans la morale, dans la science, dans l'art, dans l'État, dans la société et dans la famille, en Orient et en Occident, partout ce problème se présente comme décisif par les conséquences qui en dérivent au point que les représentants même d'une conception matérialiste du monde voient sans cesse reparaître devant eux cette question de l'existence de Dieu qu'ils croyaient écartée pour toujours et dont ils sont toujours obligés de reprendre discussion³ ». Dans son rapport pour le congrès de l'Union des Œuvres du 17 juillet 1934 à Rennes, le père Fillère, sociologue en ses heures constate que « d'une part les mouvements les plus caractéristiques du siècle, les plus violents dans leurs prétentions mondiales et totalitaires se disent corporatifs ou socialistes, disons simplement communautaires. Et d'autre part, il est remarquable que ces mouvements se sont substitués dans les masses au Christianisme de nos pères lorsque ce dernier n'était plus qu'un cas de conscience individuel, une affaire de salut individuel ou de perfection personnelle... N'est-ce pas une indication qu'il faut désormais insister sur le caractère « corporatif » de notre religion ? S'il fut un temps où il importait d'opposer doctrine à doctrine, morale à morale, il devient urgent, semble-t-il d'opposer Cité à Cité⁴ ».

Le totalitarisme apparaît ainsi comme le défi d'une unité perdue et d'une religion politique de substitution. « Du laïcisme, il en est résulté une tendance malade, morbide chez chacun de nous, de faire de notre religion un fait de conscience individuel... Les appels (pseudo-religieux) qui viennent du communisme, du fascisme, et du racisme s'adressent au fond à une énergie inconsciente refoulée par l'individualisme ; cette énergie ressurgit sous une

3. Pie XI, « Lettre encyclique *Caritate Christi compulsi* sur les prières et expiations à offrir au Sacré-Cœur de Jésus dans les épreuves présentes du genre humain », dans *La Documentation catholique*, n° 614, 20 mai 1932.

4. Cité dans J. Damblans, D. Rendu, M. Thévenon-Veicle, *Le père Fillère, nostalgie du future*, O.E.I.L. p. 57-58. Ce constat est maintes fois formulé ainsi, le Père Philippe de Régis : « Peut-être que l'erreur marxiste et léniniste ne serait pas née et ne se serait pas propagée avec de si effrayants ravages, si l'on avait toujours donné à la collectivité la place qui lui revient dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel », dans *Unitas* (1935), cité par Henri de Lubac dans *Catholicisme, les aspects sociaux du dogme*, Cerf, 1938 (rééd., 1947, p. 267).

forme ou sous une autre ; le retour à Dieu est possible⁵ ». Nous avons vu que l'influence de Berdiaev, trop vite transposé du monde slave russe et orthodoxe au monde occidental, se fait par ailleurs sentir dans le monde intellectuel chrétien. Berdiaev voit dans le communisme, des vérités chrétiennes devenues folles, la tâche non remplie des chrétiens sur le plan social et un défi retourné contre le christianisme. Les succès apparents du totalitarisme stimulent le zèle jaloux pour l'apostolat de l'Unité chez le père Fillère et l'abbé Richard lequel se faisait l'écho du pape Pie XI qui « constatait et avec quelle douleur *le succès d'une universelle, assidue et habile propagande pour la conquête du monde au bénéfice d'absurdes et désastreuses idéologies*. Pour mesurer ce succès il suffit de noter que le premier congrès du parti socialiste russe, en 1918 ne réunit à Minsk que six ou sept délégués. En l'espace de trente années, cette poignée de militants a trouvé des adeptes par milliers, conquis le pouvoir en Russie, au Mexique, en Espagne rouge, remué des masses immenses dans tous les pays et imposé son programme à des millions d'hommes. La propagande nazie a été plus rapide encore Si nous aussi chrétiens, nous savions entreprendre et mener une universelle, assidue et très habile propagande pour la conquête du monde entier⁶ ». La prise de conscience de l'urgence de l'unité chrétienne se fait pressante. Ne faut-il pas proposer une alternative aux masses païennes, au communisme et au mythe nazi de la communauté populaire (*Volksgemeinschaft*) en manifestant plus clairement la visibilité du christianisme ?

Le présupposé augustinien du père Fillère de cette réplique Cité (de Dieu) contre cité (sans Dieu), mystique chrétienne contre mystique totalitaire (de la race ou de la classe), est bien l'existence d'une unité chrétienne qui, par-delà les cloisonnements des mouvements spécialisés, doit reprendre activement conscience d'elle-même par l'apostolat et qui ferait barrage aux masses endoctrinées par les totalitarismes. Cette idée veut prendre en compte la caractéristique de ces idéologies qui ne considèrent l'homme non plus comme individu mais sous les catégories exclusives de la classe ou de la race. Dans son exposé fait à la semaine sociale de Clermont-Ferrand, le 23 juillet 1937, le représentant de la « Propagande pour l'Unité » déclare « qu'il ne s'agit pas de créer cette unité qui existe en puissance. Ce n'est pas Karl Marx qui a créé le prolétariat qui existait bien avant lui. De même, pour nous, il ne s'agit pas de recréer la chrétienté, mais de faire reprendre conscience aux chrétiens de leur Unité créée et garantie par le Christ lui-même⁷ ».

5. Conclusion du père Fillère au congrès de Parc des Expositions du 28 octobre 1938 dans Denis Rendu et Madeleine Thévenon-Veicle, *Historique du mouvement et de la propagande pour l'Unité (1935 1949)*, ex. ronéoté, p. 24.

6. Abbé A. Richard, *L'unité d'action des catholiques*, Plon 1939, collection « In hoc signo », p. 236-237.

7. *Personne et Communauté, La communauté chrétienne, Exposé fait à la Semaine sociale de Clermont-Ferrand, 23 juillet 1937*, p. 19-20. Cette brochure de la Propagande pour l'Unité a été publiée en 1938 sans mention d'auteur ni d'éditeur et imprimée à Saint-Étienne avec le *Nihil obstat* de G. Livragne de l'Oratoire et l'*Imprimatur* de V. Dupin, vicaire général à Paris. Ce texte de trente pages n'a pas été reproduit dans le volume de la Semaine Sociale de Clermont-Ferrand consacré à « La personne humaine en péril » peut-être d'après Denis Rendu

Nous avons vu plus haut qu'à la main tendue des communistes, Fessard concluait pratiquement son *Dialogue* sur un constat et sur une consigne tactique consistant à opposer aux masses communistes les masses chrétiennes, la réalité sociale de l'homme catholique en tant qu'être social, c'est-à-dire la consistance des masses chrétiennes sous la formes des différents mouvements d'action qui la composent⁸.

Dès lors, c'est la réalité d'un catholicisme de masse qui est mise en avant. Ce thème des masses se retrouve aussi bien dans la conception d'une chrétienté ouvrière que le père Chenu élabore en 1937 à partir d'une lecture partielle d'*Humanisme intégral* et en faisant de la J.O.C. l'avant-garde de la chrétienté future que dans la pensée d'un père Fillère qui en est l'opposé complet. La confrontation de ces deux thèses qui précède de plusieurs années la controverse autour du livre de Godin et de Daniel mérite d'être rappelée ici. Dans une sorte de vision partiellement décalquée du marxisme ou d'un ouvriérisme triomphant, le père Chenu exaltait par rapport aux ténèbres d'une Église passée « *inactuelle*, apparemment toujours en deçà du temps présent, sans imagination devant l'avenir, sans emprise effective sur les institutions et les évolutions du jour⁹ », une chrétienté messianique dont l'avant-garde est constituée par les masses ouvrières : « une Chrétienté nouvelle qui se lève, retrouvant la liberté de ses initiatives, affrontant les problèmes plus actuels, sortant de son état de siège¹⁰ ». Cette chrétienté nouvelle est à ses yeux l'action catholique spécialisée à la conquête des masses par le moyen d'un apostolat du milieu par le milieu : « Le phénomène des masses, de l'accession effective et irrépessible des masses à la vie publique, est précisément l'un des traits de cette socialisation générale dont nous parlions, et dont il est aisé de transférer le cas, avec ses ressources et ses techniques, en apostolat chrétien¹¹ ». Et « c'est bien dans le milieu ouvrier, dit Chenu, que la première expérience a pris naissance et tournure ; la fraîcheur de l'initiative, la réussite sensationnelle, puis l'approbation officielle de la J.O.C., ont une signification qui dépasse la simple valeur d'un bon exemple. C'est, croyons-nous, un fait révélateur de la position présente de la Chrétienté dans le développement de

en raison d'un désaccord sur le rapport-Personne-Communauté entre le père Fillère et les Semaines sociales.

8. Gaston Fessard, *La main tendue, Le Dialogue catholique-communiste est-il possible ?*, Grasset 1937, p. 194. Mais s'agissant de l'Allemagne hitlérienne, une analogie s'impose comme le rapporte Jean de Pange dans son journal. La communauté « désigne les valeurs sentimentales, comme la famille et la religion. L'Allemand se soucie peu de la liberté et de l'égalité. Il ne cherche que la communauté où il espère réaliser la fraternité humaine. Des tendances analogues apparaissent chez nous dans l'Ordre nouveau et dans *Esprit*. (...) L'idéologie de la totalité, déjà contenue dans Adam Müller, a été développée jusqu'au groupe national la *Volksgemeinschaft*. L'uniformité est empruntée à la France. Lichtenberg fait remarquer que l'hitlérisme est une réaction contre l'élite, l'intelligence. La culture doit venir d'en bas. C'est la masse qui dirige. Nous assistons à l'aboutissement d'un mouvement déjà préparé par la *Jugendbewegung* », dans *Journal 1934-1936*, Grasset 1970, pp. 361-362.

9. Marie-Dominique Chenu, « Dimension nouvelle de la chrétienté », *La Vie intellectuelle*, 25 décembre 1937, p. 326.

10. Chenu, *op. cit.*, p. 327.

11. *Op. cit.*, p. 339.

l'histoire, et une indication de la perspective en laquelle se doit calculer sa nouvelle dimension : le drame de l'apostasie des masses ouvrières est à son point culminant, le ferment évangélique travaille désormais dans ces masses ; la vie ouvrière comme telle n'est plus réfractaire à la présence du Christ. Nouvel âge historique de la Chrétienté : nous n'étions jusqu'ici, sur ce terrain social, quant aux possibilités du christianisme en face des possibilités de l'homme, qu'à une période préhistorique¹² ».

Vitalité d'une chrétienté ?

Un sentiment de fierté de la vitalité chrétienne de la France habite les milieux catholiques quelles que soient leurs tendances. Il repose sur les faits objectifs d'une vitalité retrouvée, libérée des compromissions du nationalisme intégral et contredisant en même temps l'idéologie positiviste qui inspire encore l'État républicain. C'est la France notamment où le combat Église-État a pourtant été si virulent qui donne paradoxalement les signes prometteurs les plus nombreux du renouveau. Ce sentiment apparaît peut-être aussi comme une compensation patriotique à l'heure où s'accumulent les reculs et les humiliations de la diplomatie française face à l'Allemagne hitlérienne. Mais ce sentiment qui s'amplifie dans ce contexte le précède cependant de quelques années. Ainsi dès 1935, l'historien Eugène Jarry écrit au terme d'un petit ouvrage universitaire de vulgarisation : « Ce qui en tout cas n'est pas douteux, c'est la fierté que les catholiques d'aujourd'hui ont de leur foi, la conviction où ils sont que cette foi doit être conquérante, qu'elle porte en elle les solutions que le monde cherche en vain dans les agitations de la spéculation aventureuse ou de l'action frénétique¹³ ».

En 1935, à l'occasion du jubilé, le cardinal Pacelli devait déroger aux usages du Vatican en accordant une interview à Charles Pichon de *L'Écho de Paris* : « Vos prêtres sont véritablement de bons pasteurs et véritablement votre pays est un grand pays. Il a rendu et il rendra encore d'immenses services à l'Église. La France demeure pour notre cœur, en dehors de toute formule conventionnelle, la fille aînée de l'Église (...) Nous sommes heureux de voir l'attachement vraiment chrétien et élevé que portent les Français à leur belle patrie¹⁴ ». La référence à la France « Fille aînée de l'Église » dans la bouche même du cardinal légat revêt une signification toute particulière traduisant le climat de ce que les historiens ont appelé le « second ralliement ». Rappelons ici que l'expression appliquée à la France avait été employée en effet par Lacordaire en 1841 avant d'être reprise par Léon XIII à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis dans l'encyclique

12. *Ibid.*, p. 347.

13. Eugène Jarry, *L'Église contemporaine*, Paris, Librairie Bloud et Gay, 1935, Bibliothèque catholique des sciences religieuses, tome II, p. 157.

14. Cité par René Pinon, *Revue des deux mondes*, mai 1935, p. 472. La formulation de Pacelli est d'autant plus forte que l'expression « fille aînée de l'Église » a été décernée par le pape à la France non sans quelque opportunisme, au moment des guerres d'Italie.